

COLLECTION CHRONIQUE

SUR FANON

SOUS LA DIRECTION DE BERNARD MAGNIER



MÉMOIRE
D'ENCRER 

SUR FANON

Sous la direction de Bernard Magnier

Collection chronique

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

INTRODUCTION

Frantz Fanon! Le nom claque comme un cri.

Né Martiniquais en 1925 et mort Algérien en 1961, ce médecin-psychiatre militant mit sa parole en actes et s'engagea, très tôt, dans la résistance pendant la Seconde Guerre mondiale puis aux côtés des combattants du Front de libération nationale (FLN) pendant la guerre d'Algérie... Essayiste étudié, loué et célébré, il a inspiré plusieurs générations d'intellectuels et d'activistes révolutionnaires; il est aussi cet « inconnu célèbre », oublié, rejeté ou condamné, à la fois sur sa terre natale, par la métropole et dans l'Algérie de l'indépendance.

Peau noire, masques blancs, Les Damnés de la Terre, L'An V de la Révolution algérienne, ses titres phares transcendent les combats et demeurent une réflexion d'une pertinente actualité, une plongée salutaire au cœur du préjugé, du processus colonial, de l'aliénation et de ses ressorts. Avec lui, pas de « mission nègre », pas de « fardeau blanc », pas de haine et pas de reconnaissance, pas de mépris et pas de merci.

Il est de ces auteurs qui allient la détermination de l'engagement, l'intelligence du doute, la réhabilitation d'un humanisme débarrassé de ses oripeaux bien pensants.

Il est de ces écrivains souvent associés à l'un de leurs livres, témoins et acteurs d'une Histoire dont ils ont tenté d'infléchir le cours.

Il est de ces auteurs rares qui bouleversent et questionnent, telles des vigies, puissantes et dérangeantes, lucides et subversives, dont les livres sont de ceux que l'on ne referme jamais tout à fait.

Plus de cinquante ans après sa mort, une trentaine d'écrivains et d'artistes ont mêlé leurs mots pour dire la place que l'homme et son œuvre ont occupée dans leurs parcours d'écriture, dans leurs itinéraires de femmes et d'hommes.

Sollicités à l'occasion de la représentation des *Damnés de la Terre*, spectacle de Jacques Allaire présenté au Tarmac à Paris en novembre et décembre 2013, ils ont répondu à la demande qui leur était faite, exprimer leur relation à l'homme, à son itinéraire et à son œuvre selon trois axes de réflexion parmi d'autres possibles :

- Fanon aujourd'hui : un regard sur l'actualité de la pensée, sur sa présence/son absence ;
- Fanon... j'écris ton nom : une forme de salut à l'importance de l'œuvre et/ou à la démarche du militant ;
- Fanon et vous : autour de la rencontre/de la découverte de l'œuvre, de sa place dans l'itinéraire de chacun.

Ainsi de Fort-de-France, de Pointe-à-Pitre ou de Port-au-Prince, du Connecticut, de Montréal ou des Comores,

de Paris ou de Marseille, de Johannesburg ou de Tunis, de Rabah ou d'Alger, ils ont écrit... *Sur Fanon*.

Sans concertation mais dans une même complicité, les mêmes références reviennent avec une lancinante vigueur, nous plongeant, à notre tour, dans « la morsure du mot », dans « le vertige du point d'interrogation ».

Bernard Magnier
Conseiller littéraire du Tarmac
Directeur du recueil

LE JOURNAL

Kaouther Adimi

Un imam récite la Fatiha. Sa voix semble provenir de très loin. Un corps est allongé recouvert d'un drap blanc. L'imam tourne le dos à deux vieillards qui assistent à la mise en terre. L'un des deux vieillards donne des coups de canne dans la terre sèche. L'autre fait mine de marmonner la sourate avec l'imam.

I.

Le mort n'est plus sur terre. Il a rejoint les cioux ou plutôt, il a rejoint une salle meublée simplement de deux chaises dépareillées qui se font face. Très âgé, il se tient difficilement debout. Son dos semble le faire souffrir. Il s'exclame, quelque peu irrité, quelque peu intimidé :

– C'est donc ça la mort? Une scène vide et des fantômes muets... Où sont les amis? Les frères? Les disparus? Les aimés? Où sont les vierges promises? Le Bon Dieu et Sa calculatrice? Rien que deux chaises pour m'accueillir... Il n'y a donc personne?

– Je suis là moi!

– Frantz! L'ami Frantz! Mon héros, mon compagnon!

Les deux hommes s'enlacent joyeusement. L'un est vieux, l'autre est jeune. Le nouveau mort laisse tomber sa canne sans s'en apercevoir. Il ne la ramasse pas, et se tient bien droit.

– Laisse ta canne, tu n'en as pas besoin! Je suis si heureux de te revoir, raconte-moi vite, que se passe-t-il en bas?

Ils s'assoient sur les chaises. Le vieil homme regarde autour de lui, toujours ébahi:

– Mais... où sommes-nous exactement?

– Au paradis!

– Et... qui sont tous ces spectres?

– De pauvres diables échoués ici sans qu'on ne sache ni pourquoi, ni comment... Mais dis-moi vite ce qui se passe en Algérie! Je t'en prie raconte-moi tout rapidement, tu vas bientôt perdre la mémoire, c'est l'avantage et l'inconvénient de la mort: on oublie le mauvais pour ne garder que le bon. Et ça fait bien un demi-siècle que j'essaie de soutirer des informations à tous ceux qui arrivent, mais hélas sans succès! Alors je me suis installé il y a quelques années pour surprendre un ancien camarade.

Le vieil homme baisse la tête, soudain malheureux:

– Alors, tu ne sais rien!

– Non, je ne sais rien du tout... La dernière chose que j'ai pu apprendre était que l'Algérie avait arraché son indépendance en 1962. Mais depuis, plus rien... Alors dis-moi, l'Algérie est-elle devenue une puissance? Parle-moi aussi de l'unité arabe? Quelle est la situation géopolitique du monde? Raconte-moi je t'en prie, je veux tout savoir:

l'éducation, la culture... Qu'est-ce que la société algérienne d'aujourd'hui? L'Algérien s'est-il libéré de l'emprise coloniale?

– Mon pauvre frère, si tu savais ce qu'ils ont fait!

– Qui? Les Français? Ils sont revenus? Quand? Comment?

– Non ce ne sont pas eux. Ce sont les autres...

– Qui les autres? Les Turcs? Les Espagnols? Les Américains?

Le vieil homme se tait. Il sourit. Les yeux fermés, il se laisse doucement tomber à terre. Il éclate de rire, n'arrive pas à s'arrêter, ne veut pas s'arrêter de rire.

– Les souvenirs s'envolent! Je t'assure qu'il n'y a rien de plus reposant que l'oubli... l'oubli... Justement mon frère, en bas ils ont tout oublié! Tout, tu entends? Ils ne savent plus rien! Une mascarade mon ami, une mascarade...

Il ferme les yeux et sourit.

II.

Frantz ne bouge plus. Les secondes, les minutes, les heures passent. L'oubli n'efface pas la terrible nouvelle. Enfin, il se redresse, la tête levée vers le ciel:

– Serait-ce possible? Mais alors qu'ont fait toutes ces années les gardiens des mémoires? Ceux restés en bas? Ceux à qui on a confié le soin de libérer les peuples de l'emprise coloniale? Il ne doit plus y avoir de colonisés! Il ne doit plus y en avoir! Des questions... des questions dans ma tête, et personne pour y répondre évidemment...

Je suis ici... non, non, c'est impossible, ça ne peut pas être vrai! On est venu aujourd'hui me troubler dans mon repos. On m'a raconté une chose si grave, si épouvantable que je me refuse à y croire. On m'a dit que le monde était toujours aliéné. Mais ce doute s'est introduit au plus profond de mon cœur, et je ne peux plus reposer en paix, il ne peut plus y avoir de paradis pour moi. Je t'en supplie, laisse-moi revenir, laisse-moi constater par moi-même ce qu'il en est! Je t'en conjure, ramène-moi sur terre!

Frantz a atterri dans une rue d'Alger. Des ordures jonchent la scène: ramassis d'épluchures, de vieux journaux, de sachets en plastique et d'emballages de chocolat. Il est minuit. Seuls quelques chats sont témoins du retour de Frantz sur terre. Ce dernier ramasse un vieux journal pour lire les titres:

L'université gagnée par la violence. Un haut responsable impliqué dans une histoire de faux et usage de faux... Algérie, haut lieu du piratage vidéo... Quarante mille enfants vivent dans les rues... Des dizaines de familles habitent dans des caves à Constantine... Un caricaturiste écope de six mois de prison pour avoir caricaturé le président en fauteuil roulant... Reportage sur la réintégration dans la société de deux corps solubles refroidis... Un adolescent sur trois fumerait des joints... Treize bébés meurent suite à une erreur de vaccin... Recrudescence des actes de violence à l'encontre des femmes algériennes... Vingt mille étudiants quittent chaque année l'Algérie pour l'Europe.

Il referme le journal, cherche une poubelle pour le jeter, n'en trouve pas et finit par le reposer tout doucement par terre.

J'AI CROISÉ FRANTZ FANON

AUJOURD'HUI...

Mohammed Aïssaoui

J'ai croisé Frantz Fanon le 6 octobre 2013 en fin de journée, rue du faubourg Montmartre dans le IX^e arrondissement. Je sais, il est mort depuis plus d'un demi-siècle, mais c'était bien lui. Il hésitait entre deux cafés qui se faisaient face. Il était impeccablement habillé, costume, chemise blanche, cravate, mais il avait l'air un peu perdu. Je l'ai reconnu : il avait à peine changé. Je lui ai proposé mon aide : peut-être cherchait-il une rue comme le font de nombreux touristes à cet endroit-là. J'aime bien renseigner. Ce qui m'a étonné, après coup, c'est que je n'étais pas vraiment surpris de le voir, ici et ce jour-là comme s'il n'avait jamais disparu.

– Puis-je vous aider ?

– Non, non, mais si vous voulez prendre un café avec moi, je serais ravi, me répondit-il.

Cette fois, j'étais étonné, mais j'ai sauté sur l'occasion. Je n'aime pas déranger, encore moins celui qui a écrit *Les Damnés de la Terre*. Mais là, c'est lui qui me demandait de prendre un café. Ce qui m'a tout de même paru bizarre, c'est que j'étais plus vieux que lui – la mort a ses avantages : elle laisse éternellement jeune ceux partis trop tôt.

– Excusez-moi, lui dis-je avec un luxe de précautions, c'est un peu bête de vous demander cela et je vous prie de m'en excuser, mais je vous croyais mort.

– Ah ! me répondit-il, mais figurez-vous que c'est bien moi. Je me croyais mort aussi ! Je vous expliquerai...

Nous étions debout, je l'imaginai bien plus grand, et nous étions toujours entre ces deux cafés. Il faisait froid, et je lui ai proposé de prendre ce café en me dirigeant vers la brasserie côté numéros pairs de la rue – je n'aimais ni l'un ni l'autre café à cause de la musique bruyante et des écrans de télévision qui tournaient en boucle.

Il m'a dit qu'il acceptait avec plaisir, mais qu'il n'avait pas un franc en poche. Je n'ai pas voulu lui raconter la naissance de l'euro – c'eût été trop long – et je lui ai dit que je l'invitais. Un léger sourire s'est esquissé sur son visage, mais je lisais surtout une sorte d'inquiétude, de frayeur même, exactement comme lorsqu'on arrive dans un pays étranger dont on ne connaît ni la langue ni la culture. Je lui ai demandé pourquoi il avait l'air si peu à l'aise. Il m'a répondu : « Les journaux ! » Puis il m'a expliqué qu'il a lu, comme il le faisait toujours, tous les quotidiens et les magazines qui se trouvaient en kiosque.

J'ai cru malin de lui dire que depuis décembre 1961, depuis qu'il était mort, la société s'était bien améliorée, que l'Algérie avait pris son indépendance, qu'en Amérique un

président noir a été élu, que le racisme... Je n'avais pas fini ma phrase qu'il m'interrompit comme un professeur interrompt son élève, assez sèchement... «Vous avez lu les journaux?», m'a-t-il demandé sans attendre ma réponse. Il a enchaîné, en pointant son index vers moi: «Toutes les formes d'exploitation se ressemblent. Elles vont toutes chercher leur nécessité dans quelque décret biblique. Toutes les formes d'exploitation sont identiques, car elles s'appliquent toutes à un "objet": l'homme... Le racisme colonial ne diffère pas des autres racismes. L'antisémitisme me touche en pleine chair...»

J'étais un peu déstabilisé, mais il ne l'avait pas remarqué. Il s'est approché de moi et m'a presque chuchoté, je crois que c'était pour que je comprenne bien: «Quand vous entendez dire du mal des Juifs, dressez l'oreille, on parle de vous. Un antisémite est forcément négrophobe.»

Histoire de détendre un peu l'atmosphère, je lui dis: «Vous savez, vous comptez énormément pour beaucoup de gens. Pour moi. Il y a de nombreuses conférences autour de votre œuvre, c'est fantastique. Est-ce que vous pouvez venir à un colloque qu'on organise au Tarmac et répéter ce que vous venez de me dire?» Il sortit de sa serviette un livre qu'il m'offrit: *Peau noire, masques blancs*. Je n'ai pas pu m'empêcher de le feuilleter. Au hasard, je tombe sur ce passage: «Je suis un homme, et c'est tout le passé du monde que j'ai à reprendre. Je ne suis pas seulement responsable de la révolte de Saint-Domingue.» Sur la même page, je lisais encore ceci: «Chaque fois qu'un homme a fait triompher la dignité de l'esprit, chaque fois qu'un homme a dit non à une tentative d'asservissement, je me suis senti solidaire de son acte.»

Puis je regarde la fin : « Mon ultime prière : Ô mon corps, fais de moi toujours un homme qui interroge ! »

Quand j'ai levé la tête, Frantz Fanon avait disparu. Il m'avait laissé son livre.

FANON OU LE LYRISME DE LA RÉVOLTE ?

Alfred Alexandre

Il m'a toujours semblé qu'il y avait deux textes dans *Les Damnés de la Terre*.

D'un côté, en première ligne, lyrique, radicale, ouverte à une compréhension globale: la thèse selon laquelle l'échec des décolonisations d'après-guerre est, tout entier, contenu dans la trahison des « élites » nationales.

D'un autre côté, entre les lignes, comme en message codé, et ironique jusqu'à la dernière page: la lettre que Fanon adresse à Césaire et, à travers ce dernier, au groupe social dont Fanon est issu et qu'il nomme, d'un bout à l'autre des *Damnés*, « la bourgeoisie nationale ».

Bourgeoisie: parce qu'elle a fait passer, nous dit Fanon, son intérêt de classe avant la cause des peuples, c'est-à-dire avant la cause de la liberté et de l'égalité effectives.

Nationale: parce qu'elle a porté haut et fort la parole anticoloniale, à l'instar du personnage du « Rebelle » que Césaire a créé dans *Et les chiens se taisaient*.

Pièce, et ce n'est pas fortuit, dont Fanon donne, ironiquement, un long extrait dans *Les Damnés*.

« Mon nom : offensé ; mon prénom : humilié ; mon état : révolté. »

C'est par ces paroles sans concession que débute le passage de *Et les chiens se taisaient* que convoque Fanon.

Mais chez celui que Fanon appelle « l'intellectuel colonisé » – et dont l'intellectuel martiniquais semble, de manière sous-jacente, la figure exemplaire – la parole, pour puissante qu'elle est, n'est jamais un véritable mot d'ordre. C'est en apparence et en apparence seulement qu'elle appelle à l'action révolutionnaire.

Dans les faits, elle n'est que le dispositif idéologique permettant aux nouvelles élites locales de revendiquer, en légitimité, un pouvoir qu'il s'agit d'exercer de manière tout aussi coloniale que le colon. « Le peuple », terme qui revient à l'envi chez Fanon, ne faisant dès lors que changer de maître.

Bien sûr, ce n'est pas parce que *Les Damnés de la Terre* est, en filigrane, la lettre que Fanon, avant de mourir, écrit aux siens, que les deux textes – l'analyse d'ensemble et l'adieu à ceux qui ont compté – sont étrangers l'un à l'autre. Au contraire.

Ce que Fanon, en effet, retrouve dans l'ensemble des décolonisations d'après-guerre, c'est l'échec qu'il a, au préalable, observé dans le pays où il a grandi. Un pays qui a fait du thème de la libération nationale une imposture où la littérature, dans sa posture de rébellion à l'ordre colonial, a joué, depuis Césaire, un rôle de premier plan.

Le ton virulent qui donne sa charge émotive et son rythme aux *Damnés de la Terre* ne doit donc pas nous tromper. Qu'il s'agisse de révolutions mortes dans l'œuf comme en Martinique ou de révolutions ayant effectivement abouti à une proclamation d'indépendance, dans tous les cas, il s'agit pour Fanon, non pas d'appeler à un sursaut, mais de faire l'autopsie d'un échec.

Et ce, en dépit de l'envol lyrique par où Fanon conclut *Les Damnés de la Terre*. Cet appel à «secouer» de nouveau «la grande nuit» n'étant peut-être, après tout, que l'aveu d'une immense espérance déçue. L'aveu que les damnés, dès lors qu'ils s'habituent à courber le cou, sont toujours voués à la damnation.

Pour Fanon, le pouvoir, quelle que soit la couleur du maître, prend toujours la forme d'une politique des corps à abrutir pour rendre leur énergie indisponible à toute volonté de révolte.

DANS LA MÊME COLLECTION

- Les années 80 dans ma vieille Ford*, Dany Laferrière
Mémoire de guerrier. La vie de Peteris Zalums, Michel Pruneau
Mémoires de la décolonisation, Max H. Dorsinville
Cartes postales d'Asie, Marie-Julie Gagnon
Une journée haïtienne, Thomas Spear (dir.)
Duvalier. La face cachée de Papa Doc, Jean Florival
Aimititau! Parlons-nous!, Laure Morali (dir.)
L'aveugle aux mille destins, Joe Jack
Tout bouge autour de moi, Dany Laferrière
Uashtessiu / Lumière d'automne, Jean Désy et Rita Mestokosho
Rapjazz. Journal d'un paria, Frankétienne
Nous sommes tous des sauvages, José Acquelin et Joséphine Bacon
Les bruits du monde, Laure Morali et Rodney Saint-Éloi (dir.)
Méditations africaines, Felwine Sarr
Dans le ventre du Soudan, Guillaume Lavallée
Collier de débris, Gary Victor
Journal d'un écrivain en pyjama, Dany Laferrière
Bonjour voisine, Marie Hélène Poitras (dir.)
Journal d'un révolutionnaire, Gérald Bloncourt
Le vent des rives, Rachel Bouvet
Je ne vais rien te cacher. Lettres à Georges Anglade, Verly Dabel
Les échos de la mémoire. Une enfance palestinienne à Jérusalem, Issa J. Boullata (trad. Chantal Ringuet)
Tout ce qu'on ne te dira pas, Mongo, Dany Laferrière
Au nom de la terre et de la vie, Jidi Majia (trad. Françoise Roy)

SUR FANON

De Fort-de-France, de Pointe-à-Pitre ou de Port-au-Prince, du Connecticut, de Montréal ou des Comores, de Paris ou de Marseille, de Johannesburg ou de Tunis, de Rabat ou d'Alger, ils ont écrit... *Sur Fanon*.

Plus de cinquante ans après la disparition de l'auteur de *Peau noire masques blancs*, né antillais en 1925 et mort algérien en 1961, une trentaine d'écrivains et artistes ont mêlé leurs mots pour dire la place que l'homme et son œuvre ont occupé dans leurs parcours d'écriture, dans leurs itinéraires de femmes et d'hommes.

Sans concertation mais dans une même complicité, ils nous plongent, à notre tour, dans « la morsure du mot » dans « le vertige du point d'interrogation ».

B. M.

Auteurs: Kaouther Adimi, Mohammed Aïssaoui, Alfred Alexandre, Jacques Allaire, Kebir Ammi, Tahar Bekri, Yahia Belaskri, Souâd Belhaddad, Lamia Berrada-Berca, Patrick Chamoiseau, Gerty Dambury, Jean Durosier Desrivières, Bios Diallo, Soeuf Elbadawi, Nathalie Etoké, Romuald Fonkoua, Gyps, Salim Hatubou, Mustapha Kharmoudi, Dominique Lanni, Danièle Maoudj, Valérie Marin La Meslée, Bernard Magnier, Daniel Maximin, Arezki Metref, Fiston Mwanza Mujila, Makenzy Orcel, Khaled Osman, Raharimanana, Rodney Saint-Éloi, Sunjata, Véronique Tadjou.



MÉMOIRE
D'ENCRIER
.com

